

**A propos du concept de *méditerranée*.
Expérience géographique du monde et mondialisation.**

**About the Mediterranean Analogy.
Geographical Experience of the World and Globalization.**

ARRAULT Jean-Baptiste

Doctorant Géographie-cités, UMR 8504, Equipe EHGO
13 rue du Four
75006 Paris

« Après la Méditerranée, lac entouré de petits pays, après l'Atlantique, canal entre deux continents, l'immense Pacifique est devenu un centre économique et politique, une mer intérieure, mais aux dimensions de l'activité moderne ; car la vapeur et le mazout, en attendant l'aviation, ont réduit pratiquement le Grand Océan, un tiers environ de la surface terrestre, à l'étendue de l'Atlantique au début du XIX^e siècle et presque de la Méditerranée au temps des galères. »
P. Privat-Deschanel, 1930, p. 278

Résumé :

Le concept de *méditerranée* suscite une large réflexion depuis deux décennies : dans quelle mesure peut-on user du terme de *méditerranée* pour décrire des espaces autres que *la* Méditerranée ? On s'accorde en général sur quelques critères permettant de maîtriser un usage analogique parfois non pertinent, et parmi ceux-ci, l'ordre de grandeur : une méditerranée est un espace de taille moyenne, un « mésocosme » comme dit O. Dollfus, dont les principales dimensions ne doivent pas dépasser quelques milliers de kilomètres. Mais ce débat laisse dans l'ombre l'utilisation de *méditerranée* pour des espaces d'ordre de grandeur bien différent : les Océans Atlantique et Pacifique notamment. L'article cherche à rendre compte de cette utilisation, à comprendre pourquoi, entre le milieu du XIX^e et le milieu du XX^e siècles, nombre d'auteurs, géographes en particulier, ont recours à cette analogie : ne cherchent-ils pas à traduire une expérience nouvelle du monde, celle de la mondialisation ?

Mots clés : Analogie, Concept de méditerranée, Mondialisation, Océans Atlantique et Pacifique.

Abstract :

The concept of 'Mediterranean' has been widely studied and discussed over the past two decades. This article will attempt to answer the following question: to what extent can we use the term 'Mediterranean' to describe areas other than *the* Mediterranean? In order to control the sometimes chaotic analogic use of this term, some writers have proposed certain criteria, for instance, size: 'Mediterranean' is a medium-sized area--a 'mesocosm', as O. Dolfuss described it--of not more than a few thousand kilometers. However, the discussion about the use of 'Mediterranean' for areas of widely differing sizes, such as the Atlantic and Pacific Oceans, is deliberately vague. The purpose of this paper is to throw light on this specific issue, and to seek to understand why, between the mid-19th and mid-20th centuries, many authors--geographers in particular--used this analogy; were they not seeking to express a new experience of the world, which is globalization?

Key Words : Analogy, Concept of *Mediterranée*, Globalization, Atlantic and Pacific Oceans.

La conceptualisation du terme méditerranée fait débat, et même la grande mise au point de L'Espace Géographique en 1995 ne semble dégager que quelques rares points fixes. Tels sont peut-être les « modèles de méditerranées » de R. Brunet (lac, foyer, détroit, isthme, croissants, barrière, chott), qui visent à rendre compte des propriétés géographiques potentielles d'une méditerranée, définie comme un « ensemble quasi fermé, formé par un rivage relativement continu, entourant une masse d'eau de dimension suffisante pour que le rivage soit lui-même différencié des terres d'arrière-pays, et que les liaisons ne soient pas immédiates, mais assez limitée pour que la navigation soit aisée et les trajets d'assez courte durée » (1995, p. 200-202). Toutefois, si l'établissement du concept demeure en chantier, quelques critères sont largement acceptés : l'ordre de grandeur (pas plus de quelques milliers de kilomètres), la présence sur les rives d'un nombre non négligeable d'Etats, l'existence entre eux d'interactions anciennes et multiformes contribuant à découper un ensemble, une aire de rencontres et/ou de tensions économiques, politiques, culturelles. La mer d'Okhotsk est dès lors rapidement éliminée (Dollfus, 1995, p. 195). Comme les océans du reste. Or, quant à cette dernière invalidation, le débat selon nous n'est pas clos. En effet, on a souvent paru davantage soucieux de baliser un usage scientifiquement fondé de l'analogie méditerranéenne pour tâcher d'en faire un concept, que d'élucider une pratique discursive pourtant connue, l'usage du terme *méditerranée* pour des espaces océaniques *a priori* incommensurables avec la Méditerranée. Y. Lacoste, suivant le principe selon lequel « il faut dans les comparaisons tenir compte des ordres de grandeur », ne fait guère de quartier : « il est (...) dépourvu d'intérêt de considérer que le Pacifique, (...), puisse être une sorte d'énorme méditerranée » (1993, p. 995 et 997). R. Brunet, lui, ne concède à la question qu'une parenthèse :

(Certes l'Atlantique Nord, et pourquoi pas le Pacifique, peuvent être considérés comme des méditerranées à l'époque des avions long-courriers ; mais ceux-ci n'assurent qu'une petite partie des relations, ces océans ne sont pas quasi fermés, etc. – la discussion est ouverte.) (*op. cit.* p. 200)

Certains en 1995 (H. Béguin, P.-Y. Manguin, F. Durand-Dastès...) ont de fait maintenu ouverte la discussion ; et c'est ce que, pour notre part, nous tenons à reprendre ici : expliciter la raison d'être d'une analogie géographique (pratique discursive qui vise à user d'un toponyme pour qualifier des espaces perçus comme semblables), en tant qu'elle fonctionne à des échelles différentes, qu'elle exprime une expérience du monde qui la susciterait, ne sachant comment se *dire* autrement.

Ce qui a empêché jusqu'ici de considérer avec suffisamment d'attention cet usage *libre* de l'analogie tient à la tendance à placer au premier rang, parmi les critères de reconnaissance conceptuelle d'une analogie, sa conformité au patron, sa justesse référentielle – sa forme. Tâchons alors, non pas d'établir un droit de la pratique analogique en géographie ou de discuter la scientificité de l'analogie méditerranéenne, mais d'appréhender cette dernière dans son surgissement, dans sa liberté même, de façon à réévaluer le processus par lequel elle peut ou non donner lieu à l'affirmation d'un concept géographique (représentation générale et formalisée d'un ordre de la réalité). Avec un certain recul historique, nous entendons commencer à décrire l'expérience géographique du monde qui autorise cette analogie, non pas sur le plan des régularités de l'objectivité scientifique propres à cette discipline et à ce type d'espaces, mais sur un plan que nous qualifions ici, certes avec quelque liberté, de phénoménologique. L'analogie n'aurait pas simplement à voir avec une rhétorique, mais renverrait à une phénoménologie, c'est-à-dire à un discours sur le monde tel qu'il apparaît et tel qu'il est perçu, dans ses équilibres économique ou géopolitiques par exemple. Notre hypothèse se ramène, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, à l'idée que l'analogie

méditerranéenne ne se réduit pas à découvrir des équivalents ailleurs dans le monde (Méditerranée américaine par exemple, Golfe du Mexique et mer des Caraïbes), mais accompagne une prise de conscience progressive de la *mondialisation* du monde¹. En ce sens, la comparaison récurrente des Océans Atlantique et Pacifique à la Méditerranée impliquerait de revaloriser la variabilité scalaire dans le concept de *méditerranée* et, plus largement, de considérer que la mondialisation, dans le discours géographique, se manifeste, précisément, par une variabilité scalaire de l'expérience et de la représentation du monde. Au juste, cette approche de la mondialisation repose sur l'idée que celle-ci « est avant tout une phénoménologie du monde », car « les faits ne sont jamais indépendants du regard que l'on porte sur eux » (Laïdi, 2000).

1 Retour sur un débat exemplaire

A l'évidence, chercher à donner cohérence à une pratique discursive comme celle qui consiste à utiliser *méditerranée* pour décrire des espaces autres que la Méditerranée, est nécessaire. Et sans doute exemplaire, la chose étant plutôt rare en géographie. Mais il importe, le débat nourri par cette recherche n'ayant pas jeté lueur dans tous les recoins du discours géographique, de le prolonger. Car s'il est exemplaire, il n'est certainement pas clos : comparer les nombreux ouvrages sur la Méditerranée parus depuis 1995 (date du débat à *L'Espace Géographique*) offre un spectre de positions très contrastées. Des exceptionnalistes (« la Méditerranée est la Méditerranée, il n'y a qu'une Méditerranée », Bethemont, 2001a, p. 7 ; et, plus ambigu : « la Méditerranée n'est pas réductible aux autres méditerranées », 2001b, p. 9), s'opposent à ceux pour lesquels la spécificité de la Méditerranée s'accommode bien d'un concept de *méditerranée* (Clément, 2003 : « que la Méditerranée soit un espace unique n'est pas contradictoire avec le fait de la poser en modèle universel ») et à ceux, nombreux, qui n'évoquent pas la question ou mettent en doute la pertinence même de l'objet Méditerranée. Il faudrait voir également, pour compléter cet aperçu, que le terme est souvent employé par des spécialistes d'autres régions du monde, mais de manière très extensive. Les organisateurs d'un colloque sur *Les méditerranées dans le monde* ont ainsi « décidé de ne pas retenir une définition restrictive de la notion de "méditerranée" afin de permettre au maximum de participants d'intervenir » (Sevin, 1999, p. 8). En tout état de cause, la division règne entre les géographes sur ce concept, voire sur sa possibilité, division qu'on peut schématiser par un face-à-face Bethemont/Kayser (Knafou, 2003, p. 601), la Méditerranée pour ce dernier n'étant pas même vraiment un espace, mais une image, un discours (1996, p. 7 et 9). Une mythologie. Reste que, aussi problématique soit la réalité de l'objet Méditerranée, l'analogie elle, est favorisée par l'articulation labile du toponyme au territoire : « débordant [son] inscription régionale, la notion de "méditerranéité" se signale par sa capacité à voyager, à se détacher de l'espace géographique qui lui sert de référent pour être appliquée à la description d'autres espaces » (Bourguet, 1998, p. 7). Nous ne nous en tiendrons pas ici à cette interprétation linguistique, qui fait de *méditerranée* une espèce de schème métaphorique.

Le débat sur le concept de *méditerranée* par ailleurs fait preuve d'une historicisation trop limitée, quant au discours géographique et à l'analogie méditerranéenne elle-même. Le plus souvent, sont invoquées quelques figures tutélaires, « quelques géographes d'exception » comme Humboldt et Reclus qui évoquent notamment la Méditerranée américaine (Lacoste, 1993, p. 995 ; O. Dollfus, 1995, p. 196 ; R. Knafou 2003, p. 601) sans guère aller plus loin. Mais, s'il n'importe pas absolument de repérer d'autres précurseurs, nous gagnerions à disposer d'une histoire qui aille au-delà de l'évocation préambulaire à quoi elle se résume souvent aujourd'hui. En voici quelques jalons. On pourrait montrer que telle occurrence de

méditerranée chez Vidal de la Blache ressortit à une analyse du monde où la classification s'opère par une recherche de fonctionnements communs², et où le concept surgit de la typologie. La découverte d'autres Méditerranées à la surface du globe pourrait s'interpréter dès lors comme un effet du principe de l'unité terrestre, valorisé par Humboldt et Ritter ; les vues de ce dernier sur la configuration de la surface terrestre animent d'ailleurs, à travers des médiations dont il est impossible ici de dévider l'écheveau, l'analogie méditerranéenne tout au long du XIXe siècle. La surface de la terre s'organise par exemple, pour A. de Lapparent, dans le champ de la géographie physique, autour de quelques « grandes lignes » continentales ou océaniques, dont trois grandes dépressions maritimes, l'Atlantique, le Pacifique, et la « dépression méditerranéenne », dénommée ainsi « non seulement parce que la Méditerranée actuelle se trouve sur son passage, mais parce qu'elle partage en deux les masses continentales » (1895, p. 147-148). Même idée chez J. Brunhes pour qui les Méditerranées constituent « la zone de torsion et de rupture entre le nord et le sud » (1909, p. 848-849). L'analogie méditerranéenne s'inscrit en somme dans un modèle physique ou morphologique du monde et ne peut en aucun cas être réduite à une comparaison arbitraire ou rhétorique d'espaces singuliers. Mais on pourrait aussi souligner comment, particulièrement en géographie humaine, la comparaison se détache de la forme pour se fonder sur une fonction, de circulation par exemple chez G.-A. Hückel qui, commentant Ratzel, considère les Méditerranées comme des détroits d'échelle mondiale³.

2 Le point aveugle du débat : « l'horizon géographique »

Le désintérêt relatif quant à l'historicité de l'analogie recoupe assez largement une tendance à sous-estimer l'importance de la modification de l'« horizon géographique » dans l'analogie méditerranéenne. Dans les recherches sur « l'invention » de la Méditerranée (Bourguet, 1998, Deprest, 2002), on ne trouvera pas vraiment le *facteur-monde*. Il nous semble que n'a pas été encore étudié en propre le lien entre les Découvertes et l'invention de la Méditerranée comme espace singulier⁴, mais qu'on a privilégié l'apparition de l'objet géographique, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, dans le va-et-vient d'expéditions entre les rives de la Méditerranée qui « construit la trame d'un système de comparaisons, d'analogies et de différences » (Bourguet, 1998, p. 21). L'invention fonctionnerait ici de manière presque auto-référentielle, comme une re-découverte. Or, la découverte d'espaces autres (potentiellement comparables) a probablement joué un rôle majeur dans la prise de conscience d'une singularité géographique, comme pourrait le suggérer la citation, datant de 1558, que F. Braudel inscrit au seuil de la *Méditerranée au temps de Philippe II* : « jusques aujourd'huy l'on n'a point descouvert au nouveau monde aucune Méditerranée comme il y en a en Europe, Asie et Afrique... »⁵. Cette citation a le mérite de mêler la conception d'une singularité de l'objet Méditerranée et le contexte analogique de son émergence, et nous conforte dans l'idée que l'histoire de l'invention de la Méditerranée doit passer par celle de l'élargissement de l'horizon géographique ; par cette expression nous entendons le processus par lequel le monde (au sens idéal) prend la dimension du monde (objet réel) (Debarbieux, 1993, p. 7), et les parties du monde se connectent entre elles. Il importe ainsi de replacer le débat dans un horizon géographique élargi, quand l'étude de la Méditerranée et du concept de *méditerranée* s'est opérée jusqu'ici sous un horizon presque exclusivement historique :

Ni la géographie, ni l'histoire naturelle, ni l'anthropologie ne suffisent à donner à l'invention de la Méditerranée ses points d'appui : définir un espace ou une communauté d'appartenance suppose encore un horizon temporel, historique. (Bourguet, 1998, p. 24)

L'approche historique de l'invention de la Méditerranée privilégie la mise au jour des convergences historiques (humaines et biogéographiques) comme l'élément clé, au XIX^e siècle, de la découverte d'une unité méditerranéenne. Les grandes expéditions militaro-scientifiques en Méditerranée permettent de révéler un passé commun, opposable à un présent tissé de contrastes, voire de conflits, et « rendent possible l'élaboration d'un passé régional commun, à l'échelle de la Méditerranée » (*ibid.* p. 24). L'archéologie justifiait ainsi la colonisation, par exemple de l'Algérie, au nom d'une histoire (romaine) en partie commune. Ce n'est pas certes, que « l'horizon géographique » soit ici totalement absent : mais le cadre choisi est fondamentalement régional.

Ce privilège historien trouve peut-être sa raison d'être dans notre perception de la Méditerranée. La tendance générale serait à considérer en effet la Méditerranée comme un monde en soi, alors même qu'il est devenu courant d'insister sur les diversités, voire, chez Kayser, sur la « fracture ». Cette orientation décidément braudélienne continue de favoriser une perception holistico-exceptionnaliste de cet espace, pour ainsi parler : « la Méditerranée est un monde en soi, *ein Welt für sich* » (Braudel, 1986, p. 6). Un monde en soi, mais aussi un centre du monde, peut-être le centre du monde, au sens où la Méditerranée fut le foyer du grand élargissement d'horizon qui a constitué une étape décisive de la mondialisation. L'étude de la Méditerranée serait ainsi marquée par une difficulté à concevoir qu'elle n'est plus ce centre du monde, qu'elle n'est plus *le monde*, qu'elle est à peine encore un monde. Y a-t-il d'ailleurs pertinence et grand intérêt à forger un concept de *méditerranée* quand le référent lui-même est soumis à question ? En tout état de cause, tenir une position étroitement *régionale* en ce qui concerne la Méditerranée et la *méditerranée* est malaisé, alors qu'au contraire, nous pouvons faire l'hypothèse que cet espace comme ce concept doivent être envisagés à l'échelle du monde et sous l'horizon d'un monde *bouclé*. Car la Méditerranée, au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècles, n'est plus *le monde*. Si, par exemple, la géographie botanique a joué un rôle majeur autour de 1800 dans l'invention de la Méditerranée par la comparaison de la flore des rives nord et sud de la Méditerranée et l'émergence de la notion de « région méditerranéenne » (Drouin, 1998, p. 151-155), ne faudrait-il pas se demander si les voyages de Humboldt et d'autres naturalistes dans d'autres continents n'y ont pas eu quelque part ? Plus généralement, c'est la question de la finalité qui reste encore à poser : pourquoi invente-t-on à ce moment-là la Méditerranée ? Ne serait-ce pas lié à un changement d'échelle, le XVIII^e siècle voyant la conscience géographique européenne s'imprégner enfin d'un horizon géographique à l'échelle du monde ? Deux axes généalogiques semblent donc concevables dans la formation de l'objet Méditerranée : un axe local, régional, ou même autochtone, mieux indigène, et un axe général, mondial, allogène. Un espace rencontrerait sa singularité à la fois en lui-même et par rapport aux autres. Seule une investigation poussée permettrait de le vérifier, qui pourrait partir par exemple de l'épigraphe braudélienne citée plus haut, et qui devrait mettre au jour les ressorts de la perception d'un espace à la fois comme totalité et comme fragment d'un horizon plus large. Mais dans cette voie, nous n'avancerons plus ici ; la suite de ce travail s'oriente vers l'examen de ce qu'enseigne l'emploi du terme *méditerranée* pour des espaces océaniques, emploi peut-être scientifiquement illégitime mais non dénué de signification pourtant. La valeur d'une analogie ne dépend pas uniquement de sa validation scientifique : elle peut révéler un manque lexical, un besoin conceptuel, face à un monde que l'on perçoit comme renouvelé, comme à réinventer.

3 Analogie méditerranéenne et mondialisation : hypothèse générale

L'analogie méditerranéenne relèverait d'une nouvelle façon de penser à l'échelle du monde, d'une perception non explicitée en tant que telle, voire confuse, de la mondialisation du monde. Nous risquerions volontiers l'idée que la finalité de cette analogie, en particulier lorsqu'elle prend pour objet des espaces d'ordre de grandeur différent de celui de la Méditerranée, est précisément de rendre compte de cette expérience *inédite*. Si l'on en croit nombre d'auteurs, comparer l'Atlantique ou le Pacifique à la Méditerranée serait produire un discours superficiel, sans valeur ni intérêt scientifique⁶. L'invalidation est générale pour le Pacifique, un peu moins absolue pour l'Atlantique-Nord ; l'ordre de grandeur, c'est-à-dire l'impératif d'une dimension moyenne en conformité avec le modèle, joue dans cette invalidation le rôle clé, aux dépens de la valeur et de la finalité de l'analogie. Mais que celle-ci existe, en soi le fait mérite examen. Et notre hypothèse quant à sa nécessité propre se résume ainsi : comparer les océans à la Méditerranée exprime le sentiment d'un glissement du centre du monde (la Méditerranée, et même l'Europe n'est plus au centre du monde, mais le centre du monde est en quelque sorte toujours *méditerranéen*) en même temps qu'une transformation de l'espace-temps suite à la révolution des transports, une vision géopolitique en même temps qu'une expérience de la relativisation de la distance et des ordres de grandeur. Il est par exemple très révélateur de voir comment P. Privat-Deschanel fait du Pacifique une « mer intérieure, mais aux dimensions de l'activité moderne » (1930, p. 278), de voir encore comment l'Océan Arctique a pu être décrit, dans le contexte de la Guerre Froide naissante, comme la « Méditerranée du monde », dans la mesure où les deux blocs continentaux s'y rapprochent bien plus qu'ailleurs dans le monde et que « ces déserts glacés, jugés insurmontables autrefois » deviennent en quelque sorte, grâce aux progrès techniques (aviation, balistique...), le nouveau centre du monde (Stern, 1947).

Ce que Braudel appelait « une certaine Méditerranée *globale* » (1949, p. 153) est autre chose que ce que nous entendons décrire : il ne s'agit pas de voir comment la Méditerranée a pu rayonner sur une grande partie du monde, voire sur le monde entier, mais de se demander dans quelle mesure l'élargissement de l'horizon géographique a favorisé une perception de l'espace telle que l'analogie méditerranéenne a pu s'appliquer à des échelles différentes. Les Grandes Découvertes ont ici un rôle décisif, comme expérience et récit du monde : le processus décrit pour le terme *archipel* (Arrault, 2005, p. 318-320) nous paraît similaire dans le cas présent, et on a déjà pu noter combien l'aventure océanique avait nourri une représentation renouvelée du monde, en particulier de l'océan Atlantique :

The idea of Ocean as a greater Mediterranean was more literary than cartographic and more Spanish than Portuguese, but it became a powerful trope in discovery narratives, gaining some cartographic support from Magellan's circumnavigation, whence Tierra del Fuego came to be represented as the northern tip of a great antipodean continent closing the southern atlantic. (Cosgrove, 2001, p. 80)

Les Découvertes auraient donc à la fois favorisé la prise de conscience de la singularité de la Méditerranée, conduit à repérer des équivalents, d'autres Méditerranées, et de la sorte initié un long processus de conceptualisation, mais encore elles auraient constitué la matrice de représentations analogiques beaucoup plus larges, qui ne se généraliseront qu'assez tard (fin XIX^e/début XX^e siècles), quand les communications auront suffisamment progressé pour permettre une pratique des espaces océaniques comparable à ce qui se passe dans la Méditerranée depuis l'Antiquité. L'analogie méditerranéenne a donc bien une historicité

propre, trouvant son origine dans la « mondialisation ibérique » (Gruzinski, 2004), ainsi qu'un devenir conceptuel assez similaire à celui d'Archipel : la généralisation puis la conceptualisation à partir d'un toponyme (cf. Arrault, 2005). C'est notamment par ce type de mutation sémantique que la mondialisation, depuis deux siècles, voire plus, perturbant les façons de se représenter le monde et de le dire, semble prendre corps dans le discours géographique.

4 Une phénoménologie de la mondialisation ?

La citation de Privat-Deschanel inscrite au début de cet article est exemplaire d'un mode de pensée qui fait se succéder, avec le statut de mer intérieure, c'est-à-dire de centre du monde, et comme si cela allait de soi, la Méditerranée, l'Atlantique et le Pacifique : l'élargissement de l'horizon géographique entraînerait de la sorte un glissement de la fonction de *mare nostrum*⁷. Est-ce juste ? Peu importe à vrai dire, parce que cela fut dit. Mais est-ce simplement effet rhétorique, abus métaphorique ? Nous ne le croyons pas. Parce que l'on va plus vite plus loin, parce que la distance ne compte plus autant qu'auparavant, il devient possible de comparer des espaces auparavant incomparables : la mondialisation est une réduction des incommensurabilités. L'analogie a du sens parce qu'elle exprime moins peut-être un état du monde scientifiquement décrit qu'une perception et une représentation du monde, une réalité qu'une signification ; s'inspirant du philosophe Desanti, Z. Laïdi ne dit pas autre chose, pointant

le rôle fondamental de la résonance entre les événements. Ce qui, dans le cas de la mondialisation, revient à dire que c'est moins un fait ou une série de faits qui importe, que la capacité de ces événements à se répondre les uns aux autres, à faire signal et donc à produire un sens. (2000)

Et la Méditerranée est apparue souvent, chez les auteurs occidentaux du moins, comme une aune à laquelle mesurer la dimension ou la grandeur nouvelle du monde, comme un point de comparaison privilégié pour donner sens aux faits, au rétrécissement de la planète, au bouleversement de l'espace-temps ; en témoigne par exemple le romancier Jack London :

Le monde d'Homère, quelle terrifiante aventure c'était, avec ses limites incertaines, ses vastes régions, ses distances impossibles à évaluer. La Méditerranée et le Pont-Euxin étaient des étendues de mer illimitées qu'on aurait pu passer des années à explorer sans fin. (...) Ulysse avait mis neuf jours pour aller d'Ismarus, la ville des Ciconiens, au pays des mangeurs de Lotus – ce laps de temps ferait aujourd'hui naître l'anxiété dans le cœur des assureurs s'il avait été utilisé par le plus lent des cargos pour traverser la Méditerranée et la mer Noire, de Gibraltar à Sébastopol. (1900, p. 160-161)

Ce texte nous paraît emblématique de l'impact de la révolution des transports et, incidemment, de la mondialisation, sur la perception du monde : le rétrécissement est une donnée essentielle de la phénoménologie de la mondialisation à l'époque, comme aujourd'hui.

La Méditerranée, aussi unique soit-elle, *rétrécit* depuis le XV^e siècle ; mais les océans aussi ! Il paraît nécessaire alors de considérer ces modifications successives de l'espace-temps lorsqu'on se penche sur la possible émergence d'un concept de *méditerranée*, car les géographes n'y sont pas restés insensibles ; en voici quelques exemples. Reclus pour commencer⁸ :

L'océan Atlantique peut être considéré comme une « méditerranée ». De même que la nappe « sans bornes » des eaux où se hasardaient avec terreur les premiers navigateurs hellènes finit par se révéler « mer close » (...), de même le formidable Atlantique, encore tenu pour illimité il y a quatre siècles, se révèle à son tour comme une vallée sinueuse entre les deux moitiés de l'hémisphère continental. (1889, p. 1)

On trouve chez Mackinder une réflexion comparable : l'élargissement du monde vers l'ouest a fait évoluer la Grande-Bretagne d'une position de marge voire de bout du monde à une position de centre, et a fait de l'océan une nouvelle Méditerranée. Il construit une représentation du monde, centrée sur la Grande-Bretagne, qui lui permet de réinterpréter la signification géographiques des grands ensembles continentaux et océaniques, et en particulier, ce qui est quelque peu contradictoire avec les théories ultérieures du « pivot » et du « Heartland », de faire apparaître un « *Mediterranean Ocean* » (ill. 1) :

The historical meaning of the Columbian discoveries can best be realised by turning a terrestrial globe so that Britain may be at the point nearest to the eye. Europe, Asia, Africa, and two Americas are thus included within the visible hemisphere ; but the chief feature even of the land-half of the globe is a great arm of mediterranean ocean, Atlantic and Arctic, winding northward through the midst of the lands to encircle the pole, and to end beyond on the shores of Alaska and Siberia. (1902, p. 1-2).

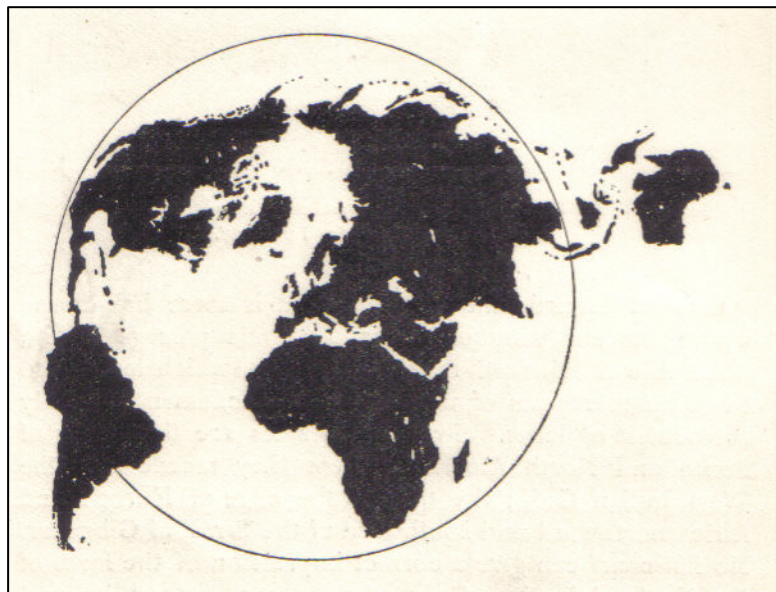


Illustration 1 : « The Land Hemisphere, showing the Mediterranean Ocean and the central position of Britain » (Mackinder, 1902, p. 4)

Ratzel, de son côté, fait de la Méditerranée le modèle ou le point de départ de l'histoire des « empires mondiaux », et l'étalon pour ainsi dire de la puissance *mondiale* :

L'élargissement de l'horizon géographique (...) n'a cessé de mettre au service de l'accroissement territorial des peuples de nouveaux espaces et chaque progrès effectué dans la connaissance de la terre a trouvé son expression politique. C'est ainsi que se sont succédé des puissances à l'échelle de toute la Méditerranée, de l'Occident européen à l'Orient eurasienn, de la zone atlantique, enfin, à la planète tout entière. (1903, p. 191)

A la même date, Vidal de la Blache, dans la *Bibliographie des Annales de Géographie*, se fait l'écho des idées de Weule, un Allemand, sur « la signification historique de l'Atlantique »

(parues dans un volume de la *Weltgeschichte* de Helmut), le terme *signification* étant significatif précisément d'une approche qui ne se réduit pas à la justesse référentielle. A partir de Colomb, l'Atlantique devient « le point d'appui des idées de domination universelle » :

Mais voici que, depuis 1898, les Etats-Unis sont entrés dans la voie des annexions océaniques et que déjà auparavant, comme puissance d'industrie et de capitaux, ils ont commencé à peser sur l'Europe. L'Atlantique est devenu une sorte de Méditerranée par laquelle communiquent les deux principaux foyers de notre civilisation. (1903)

La Méditerranée comme l'Atlantique jouent le rôle d'espace intermédiaire, de détroit, voire de trait d'union, si l'on en croit M. Zimmermann, pour qui les lignes de transport rapide de passagers confèrent à l'Atlantique « une importance prépondérante comme trait d'union mondial » (1911, p. 373). Cette fonction de lien entre des parties du monde est fondamentale, que ce soit à l'échelle du bassin méditerranéen ou de la planète entière. L'analogie méditerranéenne est bien davantage fonctionnelle que morphologique. Il s'agit bien de constater qu'un rôle est joué : C. Barrois par exemple, attribuant à la Bretagne une fonction « naturelle » de « poste de transit entre deux parties du monde », en vient à constater que l'Atlantique tient « dans les relations des nations modernes la même place centrale que jadis la Méditerranée » et que

les grandes presqu'îles de l'Atlantique doivent remplir dans l'avenir le rôle brillant que jouèrent successivement dans l'histoire les trois grandes péninsules de la Méditerranée, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, au temps où la Méditerranée correspondait au centre du monde civilisé. (1897, p. 120)

Ce que ces textes manifestent, pourquoi dès lors ne pas l'appeler une phénoménologie de la mondialisation ? La mise en communication des parties du monde qui s'accélère à partir du milieu du XIX^e siècle nourrit chez les observateurs une nouvelle représentation du monde, comme elle favorise une nouvelle expérience de l'espace, de la distance. Chez Reclus, par exemple, dans le texte de 1889, et dans des textes antérieurs aussi bien, l'analogie traduit clairement sa volonté de *rendre* la prise de conscience d'une transformation radicale du monde. Quelques pages après l'extrait cité plus haut, il note, retrouvant, comme Ratzel, un thème très rittérien (« l'eau apparaît comme le principe de base de la multiplication des civilisations depuis les pays fluviaux, les côtes marines et les mers intérieures jusqu'à la communication universelle par les océans », Ritter, 1818, p. 52) :

Aux premières cultures nationales qui se développèrent dans les grandes vallées fluviales, succéda la culture plus générale des peuples qui entourent le bassin de la Méditerranée ; puis, lorsque le Nouveau Monde eut été découvert, vint l'ère de la civilisation atlantique (...) ; et maintenant, c'est le monde entier qui devient le théâtre de l'activité des peuples civilisés : la Terre est désormais sans limites, puisque le centre en est partout sur la surface planétaire et la circonférence nulle part (1889, p. 6).

Mais c'est l'allusion pascalienne qui nous intéresse surtout ici : elle est peut-être une façon élégante d'asséner un jugement crucial, d'autant que la même idée se rencontre au début de la *Nouvelle Géographie Universelle*, presque dans les mêmes termes (cf. 1876, p. 6-7) : la Méditerranée (l'Europe) n'est plus le centre du monde. Ce qui se tient, au fond, dans l'analogie méditerranéenne, c'est la découverte d'un bouleversement des équilibres mondiaux. La phénoménologie de la mondialisation est peut-être d'abord une géopolitique.

5 L'analogie méditerranéenne appliquée au Pacifique

Le Pacifique est-il une méditerranée ? L'idée est souvent rejetée comme non pertinente. Mais elle imprègne nombre de descriptions du monde, en particulier dans la première moitié du XX^e siècle, la question du Pacifique ne se posant pas en 1889 chez Reclus (le Pacifique reste le « Grand Océan ») de la même façon qu'en 1930 chez Privat-Deschanel. D'une *GU* à l'autre, on mesure de la sorte la poursuite du rétrécissement de la planète :

Tel est le Pacifique contemporain en temps de paix. Par ses *cross lines*, ses câbles, son réseau de T.S.F., son commerce diagonal, si on peut dire, d'une rive à l'autre de cette Méditerranée gigantesque, il est devenu un champ de rencontre pour tous les continents, y compris la lointaine Europe. (1930, p. 282)

Le début du XX^e siècle correspondrait ainsi à une « réinvention » du Pacifique, que des mutations technologiques (aviation comprise) transformeraient en Méditerranée. L'analogie méditerranéenne subit un nouveau changement d'échelle et s'accorde « aux dimensions de l'activité moderne » ; Privat-Deschanel, face à l'objet « Pacifique », doit tenir compte de l'évolution *continuée* du monde, d'un nouveau bond dans la contraction spatio-temporelle depuis Reclus. S'agissant du Pacifique, comme de l'Atlantique quelques décennies plus tôt, cette contraction est perçue par les géographes à partir de certains éléments clés : la navigation maritime, la percée des canaux interocéaniques, mais aussi l'établissement d'un réseau de câbles télégraphiques sous-marins (cf. Zimmermann, 1897). Le Pacifique est à cet égard incontestablement en retard sur l'Atlantique, *a fortiori* sur les « bras de mer » européens : en 1900, il n'y avait pas de câble transpacifique mais déjà plusieurs dans l'Atlantique. D'où l'avidité des grandes puissances à la fin du XIX^e siècle pour les points d'atterrissage encore libres. Lorsque Zimmermann rapporte l'achèvement du premier câble, anglais, dans le Pacifique (Canada/Australie), il note d'abord que « l'absence absolue de communications de ce genre à travers le Grand Océan (...) avait quelque chose d'anormal à notre époque », perpétuant un isolement entre les rives du Pacifique. Mais surtout, il interprète sa signification géographique : « ce câble a surtout de l'importance au point de vue anglais, il ferme la ceinture de communications purement britanniques autour du globe. Le grand câble américain, destiné à relier San Francisco aux Philippines et à la Chine, sera sans doute d'une bien autre portée mondiale » (1903, p. 84).

L'importance géographique de ce type d'événements est majeure : Reclus avait par exemple évoqué avec émotion « les premiers échanges de pensées dardées d'une rive de l'Atlantique à l'autre » par le premier câble transatlantique (1869, p. 725), et appelait de ses vœux le rapprochement fraternel des différentes parties du monde. En tout état de cause, par la navigation maritime et la télégraphie puis par l'aviation, les hommes rendent caduques les coupures océaniques, les sociétés se rapprochent, le monde s'unifie parce qu'il est « ceinturé », pour reprendre un terme de Zimmermann. Les océans, aussi larges soient-ils, en viennent à ne plus constituer, dans les représentations du monde, les « lacunes de l'œkoumène » (expression de Weule citée par Vidal, 1903, qu'on trouve aussi chez Bruhnes, 1909, p. 835) qu'ils représentaient jusque là. Mais l'analogie méditerranéenne ne se réduit pas à ce type de considération *œkouménique*. Les enjeux au contraire sont fondamentalement géopolitiques, c'est-à-dire ancrés dans les rivalités des puissances mondiales. La raison de l'analogie méditerranéenne appliquée au Pacifique (mais cela vaudrait également, avec une temporalité différente, pour l'Atlantique) tient dans ce que J.-L. Margolin (1984 et 1993) analyse comme le « mythe » du Pacifique, le mythe d'un glissement du centre de gravité du

monde vers l'ouest, depuis la Méditerranée, en passant par l'Atlantique pour se localiser enfin dans le Pacifique.

Crise de l'Europe, géopolitique et concept de *méditerranée*
« Il y a manifestement une crise de l'Europe »
A. Siegfried, 1935, p. 1.

La première moitié du XX^e siècle correspond à une période de profonde remise en question de l'ordre mondial : l'Europe perd son hégémonie, perte encore en devenir chez Reclus ou Marx, mais passée au premier plan dans les années 1900-1930. Ce renversement d'équilibre, qui comporte sa part de fantasme, suscite de nouvelles représentations du monde, en particulier une réflexion récurrente sur le glissement du centre du monde vers le Pacifique. Vidal évoquait un dédoublement du foyer occidental ; mais au-delà, le foyer américain tendrait de plus en plus à s'autonomiser, à prendre même l'avantage et à basculer vers le Pacifique. Tout concourt à dramatiser ce passage de relais : essor économique, attractivité démographique, construction des grands transcontinentaux ferroviaires, percée du canal de Panama, croissance du trafic transpacifique etc. L'Europe fait l'expérience de la crise, du déclassement. Quelques auteurs ont beaucoup pratiqué ce type d'analyse, A. Siegfried et A. Demangeon particulièrement. Certains de leurs ouvrages sont consacrés à l'examen des nouveaux équilibres mondiaux (Demangeon, 1920, Siegfried, 1935), d'autres y consacrent une large part (Demangeon 1923, Siegfried 1927, 1940). Voici un échantillon d'extraits significatifs du *Déclin de l'Europe* de Demangeon (1920), où l'on voit combien sont liés le mythe du Pacifique et ce qu'on pourrait appeler aussi le mythe de la Méditerranée :

- Nous assistons au déplacement du centre de gravité du monde hors d'Europe. (p. 12-13)
- Un fait domine tout : l'ascension des Etats-Unis à l'hégémonie universelle. (p. 63)
- Peu à peu la fortune de la vieille Europe se désagrège et le centre de gravité du monde s'éloigne d'elle ; à ce déplacement d'influence correspond le déplacement des grandes routes maritimes et l'avènement du Pacifique comme voie du commerce universel. (p. 115)
- Le Pacifique, longtemps considéré comme un océan de confins et d'antipodes, devient l'un des carrefours du monde les plus fréquentés. (p. 116)
- L'Océan Pacifique, longtemps excentrique par rapport aux grands foyers commerciaux, puis appelé à la vie générale par les navigateurs et les marchands de l'Europe, s'éveille à une vie indépendante ; ses deux rives qui depuis un siècle s'orientaient l'une vers l'Occident, l'autre vers l'Orient, se retournent l'une vers l'autre et deviennent les façades d'une nouvelle Méditerranée. (p. 310-311)

Un réel reclassement s'opère, même si, entre 1920 et 1940, les termes du déclin relèvent presque toujours de la prophétie, du devenir, de la tendance et du fantasme...

On ne s'étonnera pas de rencontrer ce même discours au cœur de la *geopolitik*. Haushofer écrit de fait une *Geopolitik des Pazifischen Ozeans* en 1924, et son œuvre a pu être décrite comme « centrée sur le Pacifique » (Korinman, 1984, p. 149). Le Pacifique est pour lui le théâtre d'une lutte d'influence entre les Etats-Unis et le Japon, excluant de plus en plus l'Europe. Il montre par exemple comment les menées américaines dans le Pacifique, appuyées sur le « quadrilatère stratégique » (Puget-Sound, Panama, Philippines, Hawaï), « franchissent déjà à la manière d'un pont l'énorme espace de l'Océan Pacifique » et se répercutent sur l'ensemble de la planète (1931 p. 109-110). La rivalité (entre continents, entre rives des

océans...) se trouve au cœur de cette double mythologie Pacifique/Méditerranée. L'analogie méditerranéenne, dans son élargissement scalaire et son glissement vers l'ouest, donne ainsi chair à ce sentiment de déclassement du « vieux monde », et manifeste la réinvention constante du monde sur un mode essentiellement géopolitique. On reste néanmoins le plus souvent, sinon dans la rhétorique, du moins dans le fantasme ou la mythologie : quand bien même le centre de gravité se serait effectivement déplacé, sans doute garderait-il encore, en 1930 et même peut-être de nos jours, un fort ancrage atlantique⁹. Mais cette mythologie a du sens et du sens géographique : elle doit être revalorisée comme force productrice de « nouveaux mondes », indépendamment de sa validité scientifique intrinsèque.

6 Mondialisation et régionalisation : pour conclure

« the real divide between east and west is to be found in the Atlantic ocean »
H. J. Mackinder, 1904, p. 436.

Toutes les représentations du monde en ce premier XX^e siècle n'adoptent pas ce modèle du rétrécissement et du glissement des centres. L'analogie méditerranéenne ne fait pas l'unanimité non plus. A. Leroy-Beaulieu, par exemple, dans sa préface au livre de Coolidge, la récuse : « il semble bien qu'il faille renoncer au rêve à tout le moins téméraire de faire du Pacifique, comme du golfe du Mexique, un lac américain. Un océan n'est pas un lac (...) » (1908, p. X-XI). Et il faut même constater un paradoxe : si l'analogie méditerranéenne exprime une prise de conscience de la mondialisation, émerge simultanément celle d'une fragmentation du monde, comme si la mondialisation ne pouvait être conceptualisée que dans un double mouvement de planétarisation/régionalisation, et supposait qu'on ne puisse plus penser le monde comme une unité, une unité européenne. Le processus est très net chez Siegfried :

Du point de vue de l'équilibre mondial, le fait que la civilisation occidentale prend la forme d'une dyarchie, c'est-à-dire d'un empire économique à deux têtes (...) est gros de conséquences. La première (...) c'est que le Pacifique tend à devenir un centre en soi, avec des relations directes entre ses parties : courts-circuits qu'instinctivement le vieux continent considère comme une sorte de lèse-majesté. La seconde, qui n'est qu'un autre aspect de la première, c'est que l'Europe, (...), n'est plus le centre de gravité incontesté qu'elle était autrefois. (1940, p. 280)

L'Europe n'est plus le centre du monde, alors qu'elle « avait en quelque sorte mis le monde en régie » (Demangeon, 1920, p. 70). A « l'euro-péisation de l'œkoumène » (Sorre, 1961, p. 237) succède une émancipation progressive du monde, laquelle, avant la Seconde Guerre mondiale prend essentiellement l'aspect d'un reclassement des puissances mondiales aux dépens de l'Europe. C'est à partir du moment où l'Europe (et d'abord l'Angleterre) voit contester son hégémonie sur le monde par de nouvelles puissances (Etats-Unis, Japon : le Pacifique...), que le centre se démultiplie, que la puissance se régionalise, que devient possible et pensable une mondialisation à proprement parler¹⁰. Des interdépendances complexes entre les continents se mettent en place, l'Angleterre se voit concurrencer même sur ses chasses gardées (Australasie, Canada), l'Amérique Latine penche de plus en plus vers l'Amérique du Nord etc. En somme,

l'unité de la terre s'était réalisée sur un plan européen ; plusieurs plans qui s'ébauchent vont dissocier cette œuvre ; certaines parties de la terre s'uniront sur un plan américain, d'autres sur un plan japonais ; il n'y aura plus unité, mais pluralité d'influences. C'est le démembrement de l'empire de l'Europe. (Demangeon, 1920, p. 311)

Dès l'origine, la mondialisation ne semble pas dissociable d'un découpage d'aires d'influence : elle résulte d'abord d'une rupture d'unité.

Dans cette mondialisation/régionalisation naissante du monde, les océans sont des espaces fondamentaux : ils se franchissent de plus en plus aisément, on les relie entre eux par des canaux qui, s'ils favorisent une circulation planétaire (« les canaux interocéaniques ont été les instruments essentiels de [l']unité mondiale », Siegfried, 1940, p. V), accélèrent également le découpage de « deux domaines mondiaux distincts : l'un, avec Suez comme axe, qui s'exprime essentiellement dans les échanges entre l'Europe et l'Asie ; l'autre avec Panama comme axe, s'exprimant dans les échanges entre l'Atlantique et le Pacifique » (*ibid.* p. 280). Comme le laisse entendre la remarque paradoxale de Mackinder, faisant ici des Etats-Unis « *an eastern power* », les océans jouent alors un rôle de séparation, proche en cela du modèle « barrière » de la Méditerranée selon Brunet (1995, p. 202). Protégés par les océans, cherchant même à s'isoler, les Etats-Unis rêvent d'une régionalisation géopolitique « entre deux océans » ; c'est le fondement géographique du panaméricanisme, et d'abord de la doctrine de Monroe de 1823, « fondée sur cette idée, alors générale aux Etats-Unis, qu'il y avait une séparation naturelle entre l'ancien et le nouveau monde » (Coolidge, p. 105), et que cette « barrière naturelle », c'est l'Atlantique (p. 135). Si Monroe ne parle pas de l'Asie ni du Pacifique, le raisonnement s'y applique néanmoins : « il semble assez absurde de prétendre que l'Atlantique est une barrière naturelle entre les peuples et que le Pacifique ne l'est pas » (p. 135). Cette perception du monde paraît au final autant contradictoire que complémentaire de celle qui voit dans les océans des traits d'union – des méditerranées.

BIBLIOGRAPHIE

Références contemporaines sur le concept de *méditerranée*

- BETHEMONT Jacques, 2001a (2^{ème} édition), *Géographie de la Méditerranée*. Paris, Armand Colin, coll. U, 313 pages.
- BETHEMONT Jacques, 2001b, « Introduction à l'étude de la Méditerranée », in BETHEMONT Jacques (corr.), *Le monde méditerranéen. Thèmes et problèmes géographiques*. Paris, Sedes, 320 pages, p. 9-11.
- BOURGUET Marie-Noëlle, 1998, « De la Méditerranée », in BOURGUET Marie-Noëlle, LEPETIT Bernard, NORDMAN Daniel, SINARELLIS Maroula (dir.), *L'invention scientifique de la Méditerranée. Egypte, Morée, Algérie*. Paris, Editions de l'EHESS, Recherches d'histoire et de science sociale, 325 pages, p. 7-28.
- BRAUDEL Fernand (dir.), 1977, *La Méditerranée. L'espace et l'histoire*. Paris, Flammarion, coll. Champs (1985), 223 pages.
- BRAUDEL Fernand, 1986, « La Méditerranée », in *Une leçon d'histoire de Fernand Braudel*, Actes du colloque de Châteaullon, octobre 1985. Paris, Arthaud-Flammarion, 254 pages, p. 5-8.
- BRUNET Roger, 1995, « Modèles de méditerranées », *L'Espace Géographique*, 3, p. 200-202.
- BRUNET Roger et VANDUICK Régine (transcrit par), 1995, « Débat sur le concept de "méditerranée" », *L'Espace Géographique*, 3, p. 209-225.
- CLEMENT Vincent, 2004, « La Méditerranée, un modèle spatial de référence ? », disponible sur le site <http://www.ens-lsh.fr/geoconfluence/doc/etpays/Medit/MeditScient.htm>
- DEPREST Florence, 2002, « L'invention scientifique de la Méditerranée : éléments de réflexion », *L'Espace Géographique*, 1, p. 73-92.
- DOLLFUS Olivier, 1995, « Méditerranées, essai d'analyse géographique », *L'Espace Géographique*, 3, p. 193-199.
- DROUIN Jean-Marc, 1998, « Bory de Saint-Vincent et la géographie botanique », in BOURGUET Marie-Noëlle, LEPETIT Bernard, NORDMAN Daniel, SINARELLIS Maroula (dir.), *L'invention scientifique de la Méditerranée. Egypte, Morée, Algérie*. Paris, Editions de l'EHESS, Recherches d'histoire et de science sociale, 325 pages, p. 139-157.
- GENTELLE Pierre, 1995, « A propos de méditerranée : de la géo à la néographie ? », *L'Espace Géographique*, 3, p. 203-208.
- KAYSER Bernard, 1996, *Méditerranée. Une géographie de la fracture*. Marseille, Edisud, coll. Encyclopédie de la Méditerranée, n°2, 126 pages.

KNAFOU Rémy, 2003, « Méditerranée(s) » in LEVY Jacques et LUSSAULT Michel, 2003, *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin, p. 600-601.
LACOSTE Yves, 1982, « Les deux Méditerranées », *Hérodote*, 3^{ème} trimestre, p. 3-15.
LACOSTE Yves, 1993, « Méditerranées (les) », *Dictionnaire de Géopolitique*. Paris, Flammarion, p. 995-1002.
SEVIN Olivier, 1999, « Propos introductif », in SEVIN Olivier (coord.), *Les méditerranées dans le monde*. Arras, Artois Presses Université, Cahiers Scientifiques de l'Université d'Artois, n°12, 164 pages, p. 7-10.

SOURCES

BARROIS Charles, 1897, « Des divisions géographiques de la Bretagne. *Second article* », *Annales de Géographie*, VI^e année, n°26, p. 103-122.
BRAUDEL Fernand, 1949 (2^{ème} édition 1966), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, Armand Colin, Tome 1, 589 pages.
BRUNHES Jean, 1909, « Les limites de notre cage », *Le Correspondant*, 10 décembre, p. 833-862.
COOLIDGE Archibald Cary, 1908, *Les Etats-Unis puissance mondiale*. Paris, Armand Colin, traduction par Robert L. CRU, préface par Anatole LEROY-BEAULIEU, XVI + 417 pages.
DEMANGEON Albert, 1920, *Le déclin de l'Europe*. 2^{ème} édition préfacée et mise à jour par Aimé PERPILLOU, 1975, Paris, Librairie Guenegaud, XI + 373 pages.
DEMANGEON Albert, 1923, *L'Empire britannique. Etude de géographie coloniale*. Paris, Armand Colin, 280 pages.
GOTTMANN Jean, 1960 (3^{ème} édition revue et augmentée), *L'Amérique*. Paris, Hachette, coll. Les cinq parties du monde, 470 pages.
HAUSHOFER Karl, 1931, « De la géopolitique », in 1986, *De la géopolitique*. Choix de textes par Hans-Adolf JACOBSEN. Paris, Fayard, coll. Géopolitiques et stratégies, 268 pages, p. 97-112.
HÜCKEL G.-A., 1906, « La géographie de la circulation selon Friedrich Ratzel. *Premier article* », *Annales de Géographie*, XV^e année, n°84, p. 401-418.
LAPPARENT A. de, 1895, « Les grandes lignes de la géographie physique », *Annales de Géographie*, IV^e année, n°15, p. 127-150.
LONDON Jack, 1900, « Le rétrécissement de la planète », Texte recueilli par Francis LACASSIN, 1986, *L'humanité en marche (Réflexions et choses vues)*. Union Générale d'Impression, 10/18, vol. 50 des Œuvres complètes de Jack LONDON, 348 pages, p. 160-172.
MACKINDER Halford J., 1902, *Britain and the British Seas*. London, William Heinemann, XV + 377 pages.
MACKINDER Halford J., 1904, « *The geographical pivot of history* », *The Geographical Journal*, XXIII, n°4, p. 421-444.
PRIVAT-DESCHANEL Paul, 1930, « Océanie », in VIDAL DE LA BLACHE Paul et GALLOIS Lucien (dir.), *Géographie Universelle*, Tome X, *Océanie – Régions polaires australes*, 368 pages.
RATZEL Friedrich, 1903 (2^{ème} édition), *Géographie Politique*. Traduction par Pierre RUSCH, 1988, Editions Régionales Européennes SA, diffusion Economica, 385 pages.
RECLUS Elisée, 1869, *La Terre. Description des phénomènes de la vie du globe*. Tome 2, *L'Océan – l'Atmosphère – la Vie*, (4^{ème} édition 1881), Paris, Hachette, 781 pages.
RECLUS Elisée, 1876, *Nouvelle Géographie Universelle*, vol. 1 *L'Europe méridionale*. Paris, Hachette, 1007 pages.
RECLUS Elisée, 1889, *Nouvelle Géographie Universelle*, vol. 14 *Océan et Terres océaniques* Paris, Hachette, 1004 pages.
RITTER Carl, 1818, « Essai de géographie générale comparée : Introduction », in RITTER Carl, 1852, *Introduction à la géographie générale comparée*. Traduit par NICOLAS-OBADIA Danielle, 1974, Annales littéraires de l'Université de Besançon/Les Belles Lettres, 253 pages, p. 41-79.
RITTER Carl, 1833, « Du facteur historique dans la géographie en tant que science » in RITTER Carl, 1852, *Introduction à la géographie générale comparée*. Traduit par NICOLAS-OBADIA Danielle, 1974, Annales littéraires de l'Université de Besançon/Les Belles Lettres, 253 pages, p. 132-150.
SIEGFRIED André, 1927, *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*. Paris, Armand Colin, Bibliothèque du Musée social, 3^{ème} édition 1929, 362 pages.
SIEGFRIED André, 1935, *La crise de l'Europe*. Paris, Calmann-Lévy, Questions d'actualité, 125 pages.
SIEGFRIED André, 1940, *Suez, Panama et les routes maritimes mondiales*. Paris, Armand Colin, 3^{ème} édition 1945, 298 pages.
SORRE Max., 1961, *L'homme sur la terre. Traité de géographie humaine*. Paris, Hachette, coll. Les Cinq parties du monde, 365 pages.
STERN Paul, 1947, « Au-delà de la géopolitique s'ébauchent les contours d'un monde nouveau », *Le Monde*, 2 septembre.
VIDAL DE LA BLACHE Paul, 1903, Compte rendu du Tome VIII de la *Weltgeschichte* de F. HELMOT, *Annales de Géographie*, XIII^e Bibliographie, n°129.

VIDAL DE LA BLACHE Paul, 1921, *Principes de géographie humaine*. Réédition 1995, Paris, Editions Utz, 347 pages.

ZIMMERMANN Maurice, 1897, « L'annexion de l'archipel de Hawaï aux Etats-Unis. L'importance internationale de l'Océan Pacifique », *Annales de Géographie*, VI^e année, n°30, « Chronique géographique », p. 467.

ZIMMERMANN Maurice, 1903, « Achèvement du premier câble transpacifique », *Annales de Géographie*, XII^e année, n°61, « Chronique géographique », p. 84.

ZIMMERMANN Maurice, 1911, « L'organisation actuelle des transports océaniques », *Annales de Géographie*, XX^e année, n°112, « Chronique géographique », p. 371-374.

Ouvrages et articles généraux

ARRAULT Jean-Baptiste, 2005, « Du toponyme au concept ? Usages et significations du terme *archipel* en géographie et dans les sciences sociales », *L'Espace Géographique*, 4, p. 315-328. A paraître.

COSGROVE Denis, 2001, *Apollo's eye. A Cartographic Genealogy of the Earth in the Western Imagination*. Baltimore, The John Hopkins University Press, 331 pages.

DEBARBIEUX Bernard, 1993 « Le monde réel est imaginaire », *Sciences Humaines*, Hors série n°1 « Les nouveaux nouveaux mondes », p. 6-10.

GRUZINSKI Serge, 2004, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*. Paris, Editions de La Martinière, 479 pages.

KORINMAN Michel, 1984, « Friedrich Ratzel, Karl Haushofer : "Politische Ozeanographie" », *Hérodote*, 1^{er} trimestre, p. 144-157.

LAÏDI Zaki, 2000, « La mondialisation comme une phénoménologie du monde », *Projet*, 262, consulté sur le site <http://www.laidi.com/papiers/monde.pdf>

MARGOLIN Jean-Louis, 1984, « Pacifique et système mondial », Actes du colloque Géopoint « Systèmes et localisations », Université d'Avignon, 296 pages, p. 245-253.

MARGOLIN Jean-Louis, 1993, « Pacifique Ouest », in DURAND Marie-Françoise, LEVY Jacques et RETAILLE Denis, *Le Monde. Espaces et système*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques & Dalloz, coll. Amphithéâtre, 596 pages, p. 261-315.

RETAILLE Denis, 1997, *Le monde du géographe*. Paris, Presses de Science Po, coll. Références inédites, 283 pages.

¹ En admettant que l'anachronisme qui consiste à user du terme *mondialisation* pour cette période soit pertinent.

² « A mesure que, sortant des Méditerranées, des mers bordières ou continentales qui foisonnent dans l'hémisphère nord, on avait franchi les grands Finisterres par lesquels se terminent les continents, doublé le cap de Bonne-Espérance, le cap Horn, sillonné les mers australes, et qu'on s'était lancé à travers les étendues du Pacifique, on avait constaté l'affaiblissement, puis la disparition des perturbations exercées par les terres sur les mers » (1921, p. 276).

³ « Les Méditerranées et les canaux interocéaniques relient entre eux les grands domaines maritimes de la circulation » (1906, p. 405).

⁴ Même si R. Knafo par exemple l'a formulé : « après les grandes découvertes, les géographes forgèrent le nom propre, pour désigner la mer séparant l'Afrique de l'Europe, que durant des millénaires ses riverains avaient appelé la mer tout court... » (2003, p. 600). Ou Y. Lacoste : « c'est surtout à partir du XVI^e siècle (1534 ?), après les "grandes découvertes", que les géographes commencèrent à appeler mer Méditerranée les étendues marines qui se trouvent entre le sud de l'Europe, le nord de l'Afrique et le LEVANT. Il fallait pouvoir se rendre compte de l'immensité des océans, celle de l'Atlantique et surtout celle du Pacifique (...) pour que les géographes puissent considérer que la singularité de cette mer » (1993, p. 995).

⁵ J. Acosta, 1558, *Histoire Naturelle des Indes*.

⁶ Cela ne pose toutefois pas de grande difficulté à D. Retaille, qui écrit que « les océans sont aussi des méditerranées, méditerranées imparfaites, plus ouvertes, parfois moins ourlées que l'éponyme. Mais (...) quelle que soit l'étendue de la mer, elle est depuis quelques siècles cernée en même temps que parcourue » (1997, p. 61).

⁷ K. Marx a bien décrit ce glissement : « les deux rives du Pacifique seront aussi densément peuplées, aussi ouvertes au commerce, aussi développées industriellement que l'est aujourd'hui la côte allant de Boston à New Orleans. Alors le Pacifique jouera le même rôle que celui de l'Atlantique présentement et de la Méditerranée antique et médiévale – le rôle de grande voie maritime du commerce mondial. Et l'océan Atlantique devra se contenter de la fonction de mer intérieure, ce qu'est actuellement la Méditerranée » (1850, *Neue Rheinische Zeitung*, cité par Margolin, 1993, p. 262-263).

⁸ Ritter avait déjà reconnu l'étroitesse de l'Atlantique : « l'océan Atlantique n'est plus qu'un étroit bras de mer ou encore un grand canal » du fait des progrès de la navigation maritime (1833, p. 143).

⁹ « Le plus grand succès de l'expansion de l'Europe (...) fut d'édifier dans l'Est des Etats-Unis une vaste région humaine, qui a pris, au milieu du XX^e siècle, la direction de l'économie mondiale », et « (...) qui fait un peu

figure à l'époque présente de ce que fut la Rome impériale du monde antique. L'Atlantique semble être la *Mare nostrum* de cette nouvelle *Mégalopolis* aux dimensions extraordinaires » (Gottmann, 1960, p. 163 et 175).

¹⁰ Rappelons ici la remarque de Zimmermann : le câble transpacifique américain aura « une bien autre portée mondiale » que le britannique, relevant de fait de la mondialisation, et non de l'*européisation* du monde...

© CYBERGEO 2006

ARRAULT J.-B., *Cybergeo*, n°332, 3/01/2006 : <http://www.cybergeo.presse.fr>

3/01/2006